

Mon écrivain préféré

# Moka

par Sophie Chérier

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>



Tristan, Lorris et Marie-Aude MURAIL  
vous présentent leur Sœur **ELVIRE** (7 livres)  
née au Havre, 109, Boulevard de Strasbourg, le

SAMEDI  
7  
JUIN  
1958

Le faire-part ! Premier mot de ma mère à ma naissance  
(j'ai des preuves) : « Oh, qu'elle est grande ! »

© 2004, l'école des loisirs, Paris  
Imprimé en France par Gibert Clarey à Tours.

## Mon œil

Le Havre, 7 juin 1958, quatre heures du matin. Une petite fille naît en faisant un clin d'œil.

Elle naît au domicile familial, comme ses frères et sœur Tristan, Lorris et Marie-Aude avant elle. C'est l'usage à l'époque. Sa maman, très enrhumée, à bout de forces, ne se sent plus capable de pousser. La petite fille reste coincée trop longtemps dans le col de l'utérus. Elle naît avec l'œil droit fermé, ou plutôt avec « un œil tourné vers l'intérieur et un œil tourné vers l'extérieur », comme elle l'écrira joliment bien plus tard.

En faisant un clin d'œil.

À sa maman qui ne va pas tarder à se sentir coupable de cette anomalie, comme pour lui dire : « C'est pas grave, moi je me trouve très bien comme ça ! »

À ses deux aînés les plus proches, Lorris et Marie-Aude, comme pour leur dire : « Vous allez voir comme on va bien s'amuser ensemble ! »

Aux enfants des rencontres en classe qui vont lui demander sempiternellement : « Pourquoi t'as les yeux

comme ça? » et à qui elle pourra répondre derrière son maquillage à la Reine Néfertiti croisée avec le Vengeur Masqué: « Parce que j'ai été une sorcière... D'ailleurs, je suis venue en train parce que mon balai était en panne... »

À nous tous, déjà, ses futurs lecteurs enchantés, comme pour nous dire: « Je serai espiègle, je vous ferai peur, je serai tendre, je vous ferai rire, je vous intrigueraï, je vous impressionnerai, je serai différente, je serai moi. En tout cas, je ne serai jamais un écrivain sérieux... »

Un clin d'œil, enfin, à son ange gardien, resté dans les limbes, là-haut, comme pour lui dire: « Atterris-sage réussi! »

À deux reprises, Elvire ira voir un médecin pour soigner cet œil qui ne s'est jamais ouvert complètement, en dépit des onguents, des pommades et des compresses. La première fois, elle est avec sa maman, elle a neuf ans. Le vieux médecin de campagne à l'accent rocailleux s'exclame: « Mais Madame Murrrr-rail, c'est ça qui fait tout son charrrrrme! » La seconde fois, Elvire est une jeune fille. Un autre médecin l'interroge: « “Vous voulez vraiment faire cette opération?” Et tout à coup j'ai répondu non! dit-elle en riant. C'est l'uniformité qui est effrayante, pas la différence. Je considère aujourd'hui que cet œil droit, c'est mon œil d'enfance: les fœtus vivent dans le liquide, notre première douleur à tous, à la naissance, c'est l'air qui entre dans nos poumons... et mon œil droit, lui, a refusé de s'ouvrir à l'air pour rester du côté de l'eau... »



« Elle avait un œil qui regardait le ciel et un œil qui regardait les pâquerettes » écrira Moka, quarante-trois ans plus tard, d'Anaïs, la petite fille d'*Un poisson dans le bocal*.

Les gens vulgaires disent de quelqu'un dont le regard n'est pas symétrique : « Celle-là, elle a un œil qui dit merde à l'autre. »

Moka, elle, est née avec un œil qui dit à l'autre : Mystère...

## Cartes sur table

Août 1983. Elvire Murail ne s'appelle pas encore Moka et elle attend la sortie de son premier roman, *Escalier C*, à paraître un mois plus tard chez l'éditrice Sylvie Messinger.

Comme souvent, elle est passée donner un coup de main en fin d'après-midi à Madou et à sa fille Claudie qui tiennent la boutique Mélo, rue Vieille-du-Temple, une véritable caverne d'Ali Baba remplie de bijoux, de bibelots et d'objets d'art exotiques (seize ans plus tard, elle lui rendra hommage en y situant en partie *Vilaine fille* et en dédiant le livre à Madou, et entre-temps elle y aura rencontré pour la première fois une voisine nommée... Brigitte Smadja!) Elle s'y sent dans son élément, entre les parures de reine et les statuettes de bêtes sauvages, perpétuellement sur le départ, ailleurs...

Ce jour-là, une copine de Claudie, Carole, est présente dans la boutique. Intéressée par cette future première romancière :

– Si tu veux, je te tire les cartes, propose-t-elle à Elvire.

– OK, répond celle-ci, toujours curieuse et prête à toutes les expériences. On ne me l’a jamais fait, ce sera une première.

Carole sort de sa boîte un superbe tarot, le Visconti, son jeu de prédilection, et se met à prédire à Elvire un succès phénoménal pour son livre à venir, des prix, des traductions et une adaptation au cinéma!

Incroyable mais vrai : tout ce qu’elle a « lu » dans le tirage va se réaliser dans les trois mois qui viennent.

Incroyable parce que les premiers lecteurs du manuscrit d’*Escalier C* se sont montrés plutôt réticents, à commencer par la famille d’Elvire. Sa sœur Marie-Aude lui a écrit une longue lettre de quatorze pages aux lignes serrées bourrées de critiques et d’exigences (« Le métier d’écrivain ne tolère pas le laxisme, la facilité, la... fainéantise. Il faut travailler! », « Personne (dans l’édition) ne se résoudra à s’intéresser au manuscrit plein de “fautes” que j’ai épluché »). Marie-Aude continuera d’ailleurs pendant de nombreuses années à corriger les fautes dans les manuscrits d’Elvire...

Incroyable mais vrai, parce que le livre obtient effectivement des prix littéraires et non des moindres : le prix du Premier Roman et le prix George-Sand. Vrai encore parce que le livre recueille tant de critiques élogieuses et bénéficie d’un bouche-à-oreille si favorable qu’il se vend bientôt à plusieurs dizaines de milliers d’exemplaires, pénètre le marché américain et anglais d’ordinaire si hostile aux textes français et figure pendant des mois sur la liste des best-sellers.

Vrai enfin parce que la productrice débutante Marie-Dominique Girodet (devenue célèbre depuis,

notamment pour *Pédale douce*) contacte très vite Elvire pour acquérir les droits d'adaptation du roman : dans un numéro du magazine *Elle*, elle a découpé un article sur les romanciers prometteurs de la rentrée. En grande lectrice désireuse de porter un roman à l'écran, elle est bien décidée à lire les dix livres cités. À la grande librairie où elle se rend pour faire ses emplettes, elle n'en trouve qu'un seul, en piles sur une table. C'est celui d'Elvire. Le destin, encore. C'est Jean-Charles Tacchella, très populaire grâce au succès de *Cousin, cousine* et autre *Croque la vie*, qui adaptera le roman à l'écran, un vieux rêve chez lui aussi. Elvire écrira les dialogues. « Le roman d'Elvire Murail m'apportait exactement ce que je souhaitais, déclare Tacchella à la revue *L'Avant-scène* : voir des personnages de l'intérieur, aller vers un certain approfondissement. D'autre part, avec les acteurs, j'allais pouvoir travailler des scènes que je n'avais jamais abordées dans mes précédents films : des affrontements, une violence continue, une tension de chaque instant. » Le film à son tour fera un tabac, il sera un tremplin pour les jeunes acteurs Robin Renucci, Jean-Pierre Bacri, Catherine Frot et Jacques Bonnaffé (et on peut y apercevoir en figurantes dans une des scènes de vernissage Elvire en personne et sa maman!).

Elvire a vingt-cinq ans. C'est la gloire, l'entrée en fanfare dans le monde des lettres. Mais ce qu'elle retient d'abord de cette aventure, c'est que le jeu a parlé avant tout le monde. Elle est intriguée. Comme son amie Claudie tire aussi les cartes, elle lui demande de lui apprendre. « Pour apprendre, il faut expérimen-

ter, dit-elle. Et je n'ai toujours pas compris comment ça marche. Mais ça marche. Souvent, quand je tire les cartes à un inconnu, je lui raconte son passé immédiat, je vois des détails et des événements vérifiables, parfois même je vois la journée telle qu'elle vient de se dérouler pour lui, alors que je n'en connais rien. Je sais aussi qu'il y a des moments propices et des tarots plus favorables que d'autres, pour moi. »

« La divination, c'est l'art d'imaginer juste » a écrit Oswald Wirth, l'auteur du *Tarot des imagiers du Moyen Âge*, la bible des tireurs de cartes. Comment une telle profession de foi pourrait-elle laisser indifférente la romancière dans l'âme qu'est déjà la future Moka?

## Correspondances

Dans un cahier relié en soie rose fuchsia, Moka a recopié une méthode ancienne et secrète de numérologie issue de la kabbale qui permet d'attribuer un nombre à différentes lettres ou sons.

Elle s'est amusée à calculer le nombre de son nom en additionnant puis en réduisant les nombres associés aux différentes lettres E L V I R E M U R A I L : c'est le 14.

Et, à partir de là, elle a décidé de se présenter à ses lecteurs selon son tempérament, qui allie attrait pour l'ésotérisme sous toutes ses formes, scrupule et fantaisie... En laissant parler les chiffres, les astres et les cartes, en nourrissant d'anecdotes les traits de caractère qu'ils désignent, et en redessinant elle-même les arcanes majeurs du tarot qui marqueront les différentes parties de son portrait...

« Je suis née un 7 juin. Je suis donc du signe des Gémeaux. Il se trouve que c'est un signe double. Or 2 fois 7 font 14.

C'est moi, ce “deux fois sept”.

Dans le tarot, la carte numérotée 14 s'appelle la Tempérance. À chaque lame, ou arcanes majeurs, sont associées deux autres : son origine et sa dérivée. Pour la Tempérance, ce sont la carte 11, la Force, et la 17, l'Étoile. Si l'on observe attentivement le dessin des cartes, on constate qu'il s'agit de la même femme sous trois aspects différents (en fait, c'est un ange, ça me va bien, non ?).

Quant aux cartes qui correspondent au chiffre 7, au signe des Gémeaux et à sa planète associée, Mercure, ce sont respectivement le Chariot, le Soleil (lame 19) et le Pape (lame 5).

Vous suivez toujours ?

Je continue... Dans ma carte du ciel, le Soleil est en Mercure et Mercure est en Gémeaux (évidemment), la Lune est en Verseau (dont la lame est la Tempérance, tiens donc !) et deux planètes, Uranus et Pluton, sont dans le signe du Lion (dont la lame est la Force – tout se tient).

Pour en revenir à la numérologie, il se trouve que le chiffre 14 correspond à la lettre N. Autrement dit : deux barres verticales reliées par un trait. Et à quoi peut donc bien ressembler le symbole du signe des Gémeaux ? Je vous le donne en mille : à deux barres verticales reliées par deux traits !

Deux traits, 2 fois 7, un signe astrologique double, et même deux fois double, puisque mon ascendant est Gémeaux aussi... on pourrait presque en déduire que le chiffre 2 revêt une importance particulière pour moi, non ? Eh bien, je ne peux pas résister au plaisir de vous apprendre un petit secret : je suis ambidextre, c'est-à-dire

que j'écris indifféremment des deux mains, la droite comme la gauche. Tiens, si on regardait quelle lame se cache derrière ce chiffre 2 ? Incroyable... c'est la moitié d'un couple (pas très catholique, certes): la Papesse (et nous avons déjà le Pape comme lame associée à ma planète, Mercure), une carte qui représente une femme... avec un livre ouvert sur ses genoux. Ma parole, c'est encore moi!

Continuons... Si j'applique à présent cette méthode de calcul à mon pseudonyme, M O K A, que j'ai choisi par hasard, alors que je ne bois jamais de café et que je ne mange presque pas de gâteaux, j'obtiens 5 (re-bonjour, le Pape!). Sans le savoir (mais "le hasard est une loi qui voyage incognito" a dit le sage, et "le hasard ne fait jamais rien au hasard", a écrit le poète), je me suis donné un nom de plume qui est associé au même chiffre que mon vrai nom lorsqu'on extrait sa racine ésotérique, c'est-à-dire la réduction de son nombre (14), en un chiffre compris entre 1 et 9. Dans le cas du 14, il s'agit évidemment de 5 puisque  $1+4 = 5$ .

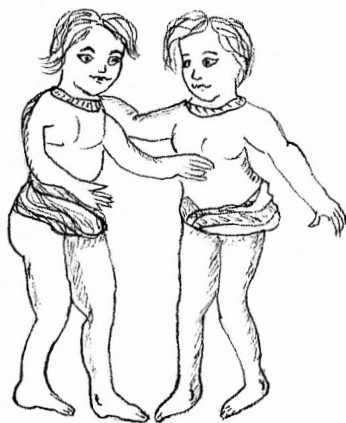
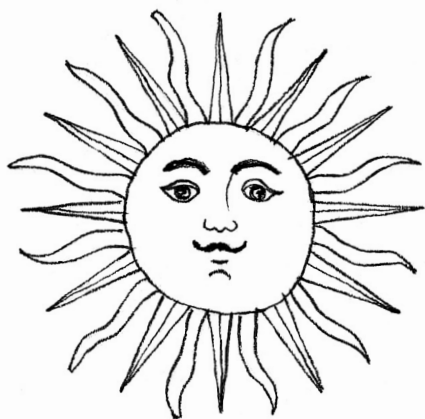
Additionnons maintenant ce 5 et ce 14, nous obtenons 19! Tiens, le Soleil, la lame des Gémeaux... À propos, saviez-vous que le signe des Gémeaux est traditionnellement celui des écrivains?

Récapitulons : nous avons sept nombres, 2, 5, 7, 11, 14, 17 et 19, qui correspondent à sept arcanes majeurs du tarot, qui désignent elles-mêmes de grands domaines de la vie, des traits de caractère, des qualités, des défauts et qui sont représentées par des images bien précises, riches de symboles... Ce sont ces cartes dont j'ai choisi de faire les fils conducteurs de mon portrait.



Vous trouvez cette façon de procéder superficielle? Je vous renvoie à Michel Tournier, écrivain du signe des Gémeaux, lui aussi, qui écrit à peu près dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*: “Quand on parle de quelque chose de superficiel, on pense toujours à quelque chose de peu de profondeur... On ferait mieux de penser à quelque chose de grande étendue.”

XVIII



## Le Soleil

Deux enfants presque nus sous un astre vibrant, rayonnant... Le Soleil est la carte de la jeunesse, de la nature, des joies simples et des enfants.

Les enfants Murail sont quatre, mais quand Elvire naît, en 1958, Tristan, le surdoué, a déjà onze ans et il vit dans une autre sphère. « J'ai rencontré mon frère aîné quand je suis devenue adulte, dit-elle. Dans l'enfance, il n'y avait aucune relation entre nous, en dehors de la musique. J'allais jouer sur le piano et les ondes Martenot de sa chambre. Et les tout premiers disques que j'ai écoutés, qui sont restés mes préférés encore aujourd'hui, Debussy, Ravel, de Falla, c'est sur son pick-up que j'allais les passer : il était le seul à en posséder un ! Je savais chanter en entier toutes les parties de *L'Enfant et les Sortilèges*... »

Restent les deux autres, Lorris et Marie-Aude, qui deviendront ses collègues et complices en écriture. Dans les livres de la future Moka, les relations entre frères et sœurs sont tantôt idylliques tantôt chaotiques. Les trois petits Murail, eux, forment un véri-



Novembre 1960 – Le Havre. « Le pot au beurre » : Loris, Elvire, Marie-Aude.  
J'ai 2 ans et demi, Marie-Aude, 6 ans et demi et Loris, 9 ans et demi

table clan, d'autant plus que leurs parents sont très occupés à leurs activités professionnelles (leur père, Gérard, le poète, sera successivement imprimeur, peintre, éditeur, fabricant de produits de beauté, leur mère, Marie-Thérèse, dite Maïté, journaliste et écrivain). Ils inventent des jeux sans fin, souvent directement inspirés des aventures de leur idole

Tintin. Et c'est Marie-Aude qui assure l'éducation de sa petite sœur, en lui apprenant notamment les lettres de l'alphabet.

« Elvire, la petite Elvire se perd dans une sorte de nous d'enfance, raconte Marie-Aude. Nous partageons les cerises à table, les bonbons à la sortie de l'école, les nounours au moment du coucher, les livres, les jeux, les secrets. Nous vivions dans la même chambre, avec chacune le même lit à barreaux dorés, le même bureau d'écolière à abattant. Et le lit devenait la tente du Touareg, le bureau faisait restaurant, la cheminée s'escaladait, les chaises piaffaient, aboyaient ou blatéraient selon que nous étions en Camargue, dans une aventure du *Club des Cinq* ou en plein désert. Nous étions dans une même communion d'imaginaire et, en même temps, nous nous connaissions très peu. D'où l'effet de surprise quand Elvire soudain se distinguait de moi. Elle est allée

à l'école maternelle, lieu que je n'ai jamais fréquenté. Elle en a rapporté des chansons, des comptines, tout un matériau de petite enfance qui me manquait et qui m'a bouleversée. *Ah, les crocrocro, les crocrocro, les crocodiles*, ceux qui sont partis du bord du Nil, et puis *Mon petit oiseau*, celui qui a pris sa volée, ont été des révélations. J'avais huit ans, elle quatre. Puis il y a eu un soir où elle m'a dit: "Tu sais, je me raconte des histoires, le soir, dans mon lit." Ce souvenir est lointain, mais il me semble que c'était une histoire d'explorateur qui rapporte des animaux dans sa maison, quelque chose de tout à fait loufoque et qui m'a sidérée. Elle a ça dans sa tête, ma petite sœur? La même surprise que j'ai éprouvée en lisant ses premiers écrits... Il y a dans sa créativité cette désinvolture qu'on trouve déjà dans son prénom. Pour moi, ce fut et cela reste une leçon de liberté. »

Et puis, il y a les copines de classe. Moka en a beaucoup. Avec elles, elle joue à l'assassin, elle partage ses trésors. Pour elles, elle rédige ses premiers textes, de l'*heroïc fantasy* directement issue de ses jeux et de ses lectures. L'une d'elles a disparu, aujourd'hui, emportée par le Sida. Une autre, Laurence, vit loin, à Marie-Galante en Guadeloupe. « C'est un personnage, sourit Elvire. Elle a trente chats, deux chevaux et cinq chiens. Elle est plus ou moins la concierge du collège. Elle écrit, elle fait des tas de choses. »

Des enfants, Moka n'en aura pas elle-même – ce n'est pas un choix, c'est comme ça – mais elle est une tante (et depuis peu une grand-tante) idéale, comme celle de *Mon loup*, avec son franc-parler, ses cadeaux,

ses histoires et ses jeux. Elle est aussi la marraine de Clément, le fils aîné de son amie Claudie, de Mathilde, la deuxième fille de ses anciens voisins, de Naïma, l'une des quatre filles de Lorris et Natalie, d'Arthur, le fils aîné d'amis artistes, Sophie la comédienne et François le compositeur (pour qui Moka a écrit des paroles de chanson), et Benjamin, le fils aîné de Marie-Aude, lui a demandé lui-même d'être sa marraine de confirmation. Et puis, il y a tous les autres. Les cœurs purs. Ceux qui jouent. Les enfants qui ont une âme d'enfant, un esprit d'enfance, ceux qui ne sont pas pollués (« Mon petit frère souffre dramatiquement de manque d'imagination [...]. Les mômes regardent trop la télé », pense Victoria dans *La marque du diable*). Les enfants de rencontre, en classe, dans la rue, en voyage, au restaurant. Personne n'est plus attentive qu'elle à leurs élucubrations (« Je me suis beaucoup exercée pour observer les gens sans qu'ils s'en aperçoivent », *Vilaine fille*). Elle a tellement joué, tellement aimé ça qu'elle les reconnaît entre mille. L'une de ses plus grandes joies, c'est de repérer un semblable, un petit épanoui, le sourire accroché aux oreilles, ou une petite concentrée qui se parle toute seule avec un vocabulaire d'une richesse incroyable, et qui pourrait lancer, comme Rodolphe, le grand « penseur de jeux et penseur tout court » de *Williams et nous*: « On ne t'a jamais appris que de jouer, ça rend intelligent? »

## Le Pape

C'est la carte de la révélation d'une vocation, de la voix intérieure. Le symbole de Mercure, protecteur des écrits. L'inspiration, la science et la magie (qui font parfois bon ménage ). Le savoir, l'intelligence, l'ordre. La croix d'or à trois branches régit les trois mondes : divin, intellectuel et physique. Quant à son chiffre, le 5, il peut désigner les cinq sens, les cinq doigts de la main, le chiffre de l'âme du monde selon Platon, les cinq points cardinaux selon les Chinois (le cinquième étant le Milieu), il est surtout celui du pentagramme, l'étoile à cinq branches, le symbole de l'homme.

Elvire a dix-neuf ans. Elle vient de passer son bac, elle veut faire des études d'anglais pour devenir traductrice. À la fac de la Sorbonne-Clignancourt, le prof de version oblige les élèves à réciter des listes de vocabulaire debout. Et Elvire a un petit côté anar qui se réveille vite si on le chatouille... « Je n'ai pas résisté longtemps, grogne-t-elle. J'ai passé un an à ne rien foutre ! Je me suis inscrite à l'Institut britannique, j'ai passé les tests, et hop ! j'ai sauté deux classes, et ensuite je suis partie à Londres. »

V





Madame Reik, la mère de famille chez qui Elvire devient jeune fille au pair, l'a choisie sur la liste des prétendantes parce qu'elles sont nées le même jour : un 7 juin. Le 7 juin 1978, elle invitera Elvire à fêter ses vingt ans avec elle : « Nous sommes allées au spectacle et au restaurant, je me souviens qu'au menu il y avait du gaspacho ! » Un soir, la famille organise une réception. Natalie Zimmermann, une amie d'Elvire, rencontrée à l'école, vient donner un coup de main efficace. Mme Reik glisse à l'oreille d'Elvire : « Cette fille-là, garde-la ! C'est une fille bien. » Elle ne croit pas si bien dire... « Natalie devait venir à Paris faire une école d'interprète et de traduction, raconte Moka. J'en ai parlé à mes parents qui lui ont proposé d'occuper la chambre de bonne au-dessus de leur appartement. En fait, Natalie était tout le temps chez nous : elle venait prendre des bains, elle faisait un gâteau tous les soirs. Mon frère Lorris était là et... ma meilleure amie est devenue ma belle-sœur. Ils sont ensemble depuis vingt-cinq ans, ils ont quatre filles. »

De retour d'Angleterre, Elvire a repassé les tests de langue, de nouveau sauté une classe et obtenu son diplôme. Mais que faire ? Elle écrit, mais en faire un métier ? Elle n'y songe pas encore. Elle trouve du travail dans une petite entreprise de relations publiques qui s'occupe du tourisme des Philippines, en l'absence d'un Office du tourisme national digne de ce nom. « J'espérais que ce boulot allait me donner l'occasion de voyager, puisque mon homologue pour Hong Kong était partie là-bas, mais rien du tout ! rit-elle. Je ne faisais qu'arpenter Paris de long en large, je n'avais

plus le temps d'écrire... On s'est arrêtés d'un commun accord. J'étais au chômage, je vivais chez mes parents. J'étais arrivée à un certain âge. J'étais tentée par l'écriture. J'avais déjà écrit des textes courts, des nouvelles, j'avais des notes abondantes. Je les ai feuilletées et je suis retombée sur un paragraphe qui parlait de peinture et de critique d'art. C'est devenu le début d'*Escalier C*, un homme sort de chez lui, il rencontre un voisin et il débite sa tirade, le discours que j'entendais très souvent chez moi dans la bouche de mon papa : « *Mon métier de critique d'art, – vous parlez d'un métier ! – m'avait fait perdre toute spontanéité et tout goût pour la fraîcheur. Et puis, c'est plus facile de parler d'horreur, si belle soit-elle, que de bonheur.* » Dans mes écrits de jeunesse, il y avait déjà tout : les noms, les personnages et les archétypes de ce premier roman. » Elle s'y attelle, avec l'opiniâtreté qui la caractérise : « C'était un test vis-à-vis de moi-même. J'en suis capable, oui ou non ? »

Le roman devient l'histoire d'une rédemption. Forster Tuncurry, le critique d'art cynique, odieux, intouchable, imperméable à la douceur de *La petite fille à l'arrosoir* de Renoir, qui se contente d'observer ses voisins comme un entomologiste, découvre soudain le secret et la douleur de l'une d'entre eux, une vieille dame juive, et décide de tout faire pour que ses cendres reposent en paix à l'endroit qu'elle a choisi, en Israël. Le texte est bouclé, envoyé, accepté et il sort avec le succès que l'on sait.

Un soir, à un concert du pianiste Michaël Levinas auquel Elvire assiste, elle voit accourir vers elle un

vieux monsieur tout rouge, essoufflé. C'est le père de l'artiste, le célèbre philosophe Emmanuel Levinas. Pour lui, Elvire était d'abord « la sœur de Tristan », le musicien. Mais son fils lui a fait lire *Escalier C*. Il adresse à son auteur une lettre chaleureuse, admirative, respectueuse : « J'ai alors beaucoup admiré le thème qui court comme en marge – mais tout au long de votre écriture, réapparaissant de temps en temps au premier plan – où cette non-indifférence des “uns” aux “autres” devient l'obsession de la mort d'autrui – d'autrui jusque dans son altérité radicale d'étranger, jusqu'à l'obligation, incontournable ou dérisoire, d'assurer ce que faire se doit quand tout est fini, comme s'il y avait encore quelque chose à faire quand tout est fini. » et termine par ces mots : « Je vous félicite de tout cela et vous souhaite le bel avenir que promet votre livre. » Venant d'un spécialiste de l'humain, d'un sage, la lettre a valeur d'adoubement. Rien n'est sûr, rien n'est acquis, mais... « La seule chose, reconnaît Elvire, c'est que je me suis dit que je ne m'étais pas trompée de métier... »



## La Papesse

Un livre ouvert sur les genoux... C'est la lame de la connaissance intellectuelle, de la science. « Cherchez, et vous trouverez » est une formule qui la résume assez bien. L'imagination fertile et une relative passivité qui se décline par le silence et la solitude. C'est aussi une protectrice qui observe et surveille... en silence. L'archétype de l'écrivain, en somme.

Piquée au vif par le succès précoce et fulgurant de sa cadette, Marie-Aude s'est mise à son tour à écrire avec succès. « Pourquoi tu n'écrirais pas pour la jeunesse ? » lance-t-elle un jour à Elvire. Qui publie un premier texte court dans la revue *Tòboggan* (c'est la première fois qu'elle signe Moka, un pseudo dont on a cherché en vain le sens et l'origine sans noter jusqu'à ce jour qu'il est peut-être tout simplement l'homonyme du verbe moquer au passé simple de la deuxième ou troisième personne du singulier), puis se lance dans la rédaction d'un roman :

« J'ai commencé par un mot. Le mot *ailleurs*. Il m'intéressait. Ensuite, j'ai poursuivi : où, ailleurs ? C'est devenu le dialogue entre un père et sa fille, les

premières lignes de *Ailleurs, rien n'est tout blanc ou tout noir*. Après, j'ai inventé le reste. Ce qui m'amusait au départ, c'était de parler du racisme et de prendre le problème de l'immigration à l'envers. Plutôt que des personnages immigrés en France, des Français immigrés à l'étranger (en l'occurrence aux États-Unis). » Ce livre, elle l'écrit aussi en réaction à ce qu'elle appelle la période « tranches de vie » de l'école des loisirs : une ribambelle d'anti-héros apathiques, mous du bide et mal dans leur peau qui font le tour de leur cuisine en laissant brûler le gratin de courgettes... Frankie Avalon, fonceuse, caustique, bagarreuse, amoureuse des avions de guerre et d'un major de l'US Army qui pourrait être son père, prend leur contre-pied de façon réjouissante. Moka l'aime tellement qu'elle la garde comme héroïne pendant trois tomes. Puis, à la faveur d'une rencontre en classe, elle se rend compte que ce qu'adorent lire les collégiens par-dessus tout, c'est Stephen King. « Très bien, se dit-elle. On va prendre sa place ! » Le premier livre de sa veine « angoisse » porte un titre qui glace : *L'Enfant des ombres*, mais se termine, comme ce sera le cas pour tous ses romans, sur une note optimiste et lumineuse qui réchauffe. En 1995, Moka racontait dans le magazine *Médium* une anecdote qu'on lui a beaucoup resservie depuis et qui reste parlante : parmi ses innombrables collections, elle avouait une passion pour « les objets un peu cassés ». « Tout a commencé le jour où, petite fille, je devais m'acheter un dé à jouer. Dans la boîte où ils étaient en vrac, j'en ai choisi un qui avait les points du 5 mal fichus. – Ben non, a dit Marie-Aude, prends-en

un beau ! – Non ! Je prends celui-là, sinon personne n'en voudra ! » Tous ses personnages sont frères de ce dé bancal. Les mal-aimés, les mal-formés, les maltraités, les malfaisants, les menteurs, les voleurs, les porte-poisse, les esseulés, les abandonnés, les laissés-pour-compte, ceux qui portent un lourd secret, ceux qui s'appêtent à le découvrir, à tous elle donne leur chance de salut. Et si Moka est d'abord, pour de nombreux lecteurs, « la dame qui écrit des livres qui font peur », son credo était déjà inscrit noir sur blanc dans *Ailleurs, rien n'est tout blanc ou tout noir* : « C'est la peur qui est dangereuse. » Alors, jouer à se faire peur, d'accord, mais se laisser impressionner durablement et en souffrir, ça jamais !

Jouer, hélas, n'est plus possible à la télévision, pour laquelle elle écrivait naguère des scénarios. Les « bibles » imposées aux scénaristes par les sociétés de production sont devenues beaucoup trop contraignantes et étroites d'esprit. « Tout ce qu'il peut y avoir d'intéressant, d'original dans un dialogue ou une histoire, on vous demande de le couper parce que ça ne fait pas avancer l'intrigue, ça ne sert à rien... Même si ça fait avancer l'intelligence, la curiosité, et que ça sert à s'amuser... » Et de prendre comme contre-exemple de ce qui ne se fait pas en France l'un de ses feuilletons américains préférés, *The West Wing* (en français *La Maison-Blanche*) avec Rob Lowe et le génial Martin Sheen dans le rôle d'un président comme on en rêve, cultivé, spirituel, marrant, capable de citer de mémoire des versets du Deutéronome pour clouer le bec aux responsables d'une ligue catho intégriste. Une

pure fiction... (qui passe sur la chaîne Séries-Club) Tant pis pour les téléspectateurs français pour qui le joli mot « jeu » est devenu le synonyme exsangue de compétition débile.

Alors, le peu de temps libre que lui laissent ses passions, Moka le consacre à sa mission de trésorière de la Charte des auteurs jeunesse.

C'est une histoire déjà ancienne, oubliée ou méconnue par la plupart des organisateurs de rencontres entre des auteurs pour la jeunesse et leurs lecteurs que celle de cette fameuse Charte. Christian Grenier, l'un des pionniers, la raconte en détail dans un récit qui paraît ces jours-ci chez Rageot, sous le titre : *Je suis un auteur jeunesse*.

En 1975, dans une petite auberge bretonne, William Camus, Pierre Pelot et lui-même, tous trois auteurs jeunesse invités à rencontrer des classes pendant deux jours, se rendent compte qu'ils en ont marre d'être taillables et corvéables à merci. Ils ont pris un train de nuit à leurs frais, sont arrivés à quatre heures et demie du matin, ont passé deux jours à parler de leurs livres à des centaines de collégiens, et non seulement personne ne songe à les rémunérer pour ce travail mais en plus ils ont dû se débrouiller tout seuls avec une voiture de location et on leur réclame le prix des repas à l'auberge... En ruminant leur projet de création d'une société de défense des intérêts des auteurs, ils découvrent que leur éditeur commun, Rouge & Or, leur propose des conditions différentes – du simple au double – pour un livre de la même collection, en leur faisant croire à chacun qu'il est le



chouchou privilégié de la maison... C'en est trop. La Charte naît de cette révolte et de cette prise de conscience. D'abord mouvement informel, elle devient une association loi de 1901 en 1984, avec à la clé statuts, cotisations, bulletin officiel et bureau. Elle compte alors 46 membres. Lorsque Moka la rejoint, en 1995, ils sont plus de 150. Aujourd'hui, vingt ans après sa fondation, l'association est forte de près de 650 membres. Au bout de trois ans de participation « passive », Moka décide de prendre des responsabilités au sein de la Charte : elle en est trésorière depuis six ans, soit deux mandats. Une tâche plutôt fastidieuse, mais indispensable et qui lui tient à cœur. Elle n'envisage pas de bénéficier des avantages acquis par les pionniers (une rémunération de 305 euros par journée d'animation plus la prise en charge par les organisateurs de tous les frais, ce qui permet à beaucoup d'auteurs de boucler des fins de mois difficiles) sans payer de sa personne, en collectant les cotisations mais aussi en réfléchissant, dans le journal *Les Nouvelles de la Charte*, aux réactions possibles à la concentration galopante dans l'édition et à la protection des droits des auteurs dans la perspective d'octroi de droits numériques et de droits de prêt. Eh oui, même si l'on se complaît souvent à imaginer les écrivains vivant d'amour et d'encre fraîche, le livre ouvert sur les genoux de la Papesse doit parfois ressembler aussi à un livre de comptes.

XIII



## La Tempérance

Non, dans le tarot, la Tempérance n'est pas à prendre au sens de « retenue, modération, mesure » qui faisait tant horreur à Salvador Dalí qu'il avait rebaptisé la carte dans le jeu dessiné par ses soins... Quant à Moka, elle fume des barreaux de chaise, boit du champagne, est une cliente régulière du délicieux traiteur libanais en face de chez elle, et ne laisse passer aucun plaisir de la vie sans y goûter, merci. La Tempérance, cet ange-femme qui semble refroidir du thé à la menthe bouillant en le transvasant d'un pichet dans l'autre, est tout simplement la lame de la circulation (des idées), de l'enseignement, de l'initiation, du renouvellement, du passage. Elle symbolise l'échange des fluides célestes et c'est donc une carte de réconciliation avec les autres et avec soi-même, et de contact humain.

Depuis quelques années, les exégèses de l'œuvre de Moka ont fleuri, et une mini-thèse lui a même été consacrée par deux étudiants de l'université de Lille III. Le fantastique, l'angoisse, l'occulte, bien sûr, mais aussi la solitude des enfants, leur fréquente supériorité

morale sur des parents lâches et absents sont les thèmes régulièrement dégagés. Mais, s'étonne malicieusement Moka, aucune étude de texte ne mentionne l'omniprésence de l'eau...

C'est pourtant ce qui la frappe en premier, à l'heure de ce bilan provisoire :

« On en revient à mon numéro 14, la Tempérance, ce verse-eau... C'est un élément capital dans mes romans. Hormis ceux où elle est évidente, sous forme d'océan dans *La chose qui ne pouvait pas exister*, ou d'inondation catastrophique dans le tout dernier *Jusqu'au bout de la peur* (dont l'épigraphe est la célèbre réponse du président et maréchal de Mac-Mahon aux journalistes l'interrogeant sur l'inondation d'une ville des bords de Loire), on retrouve presque partout de l'eau à un moment charnière ou déterminant dans le récit. Par exemple, dans *Jeu mortel*, les Parvenues se réunissent sous le lavoir, une victime est emportée par la rivière en crue pour réapparaître au lavoir et l'autre est poussée dans un puits. *L'enfant des ombres* se passe dans un bâtiment prisonnier dans la glace (qui finit par fondre). Baptiste, dans *Un phare dans le ciel*, est abandonné dans une galerie souterraine où l'eau monte (c'est mon cauchemar d'enfance, c'est Marie-Aude qui me l'a fait remarquer, car moi, j'avais oublié...). Il n'y aurait pas d'arc-en-ciel sans la pluie dans *Au pied de l'arc-en-ciel*... Dans *Williams et nous*, les enfants construisent un barrage (hautement symbolique car un barrage est aussi un pont) qui est détruit par les méchants puis reconstruit par l'un d'eux en guise de contrition (Rodolphe est blessé près de la rivière aussi, d'ailleurs).

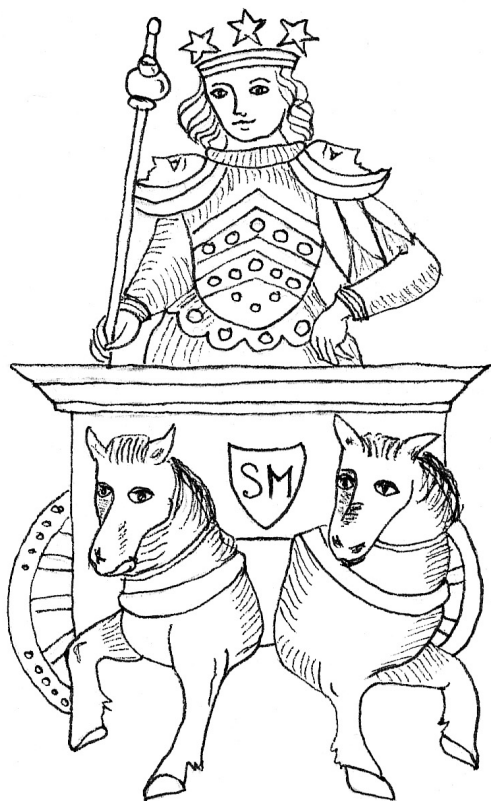
Je pourrais continuer longtemps comme ça : dans *Vive la révolution*, chez Milan, il est question d'une marée noire ; ma série *Artus et Pénélope* commence par un volume appelé *Le mystère de la Ferté-des-Eaux*, lieu où les sources ont disparu sans explication.

Et je passe sur l'orage qui détruit l'arbre dans le jardin de *Derrière la porte* (et la neige qui isole la maison), la pluie finale, libératrice, d'*Un ange avec des baskets*, l'eau qui traverse les rêves de Mamadou dans *La marque du diable* (où il pleut tout le temps d'ailleurs) : l'ange qui lui donne son épée se tient sur une source, Béhémoth et Léviathan sont des créatures sorties des eaux ; et même dans *Un sale moment à passer*, l'appartement d'Athénaïs a été dévasté non pas par l'incendie mais par les pompiers ! Aussi, dans *Le petit cœur brisé*, Mélanie-Odetta ne retrouve son identité qu'à la faveur des orages. La mère Richet meurt en tombant au fond d'une mardelle dans *L'écolier assassin*. Et l'un des moments-clés de *Vilaine fille* se passe à la piscine...

Il y a bien sûr des romans où l'eau n'apparaît pas de manière aussi flagrante. Le plus drôle est que je ne le fais jamais exprès... l'eau s'impose ! Mais, après tout, l'eau n'est-elle pas à l'origine de toute vie ? »

Notons enfin, ironie du sort, que pendant que nous préparions cette brochure ensemble, l'une de nos conversations fut interrompue par une fuite d'eau dans l'appartement de Moka et la stressante attente consécutive du plombier... Pour s'en remettre, car elle n'est pas femme à se laisser abattre, elle est allée se faire un bon thé !

VII



## Le Chariot

Un roi couronné parade, entraîné par deux chevaux bicolores. C'est une carte de séduction. Son étoile est Capella (la Chèvre) et son signe du Zodiaque, le Sagittaire. Autrement dit, le chariot est un nerveux ! Il emmène en voyage, évidemment, mais son mouvement peut aussi être celui de la parole. À nouveau, c'est une lame autant spirituelle que matérielle. Protectrice des artistes. Le chiffre 7, qui est le nombre du pouvoir magique, se retrouve partout : il y a sept notes de musique, sept jours dans une semaine, sept couleurs dans l'arc-en-ciel, sept branches du chandelier, etc.

Pénétrer dans l'appartement de Moka, quelque part dans une rue calme du X<sup>e</sup> arrondissement, dans l'un des derniers quartiers populaires de Paris, c'est partir en voyage autour du monde. Dans le long couloir, à gauche, toute une série de têtes d'animaux, les masques traditionnels de carnaval du Guatemala, des flèches d'Amazonie, et un immense tigre moulé en plâtre, flamboyant, protecteur, qui ondule au-dessus de la formule en espagnol « Dieu bénisse ce foyer ». En face, huit planches encadrées du *Bestiaire* de Rodolphe II, cet empereur d'Autriche esthète qui a donné son nom

à l'un des frères de *Williams et nous*. Ces gravures étaient offertes avec l'album géant qui ne tient dans aucune bibliothèque, « le livre le plus cher que j'aie acheté de ma vie » précise Moka.

Partout, sur des étagères, dans des paniers, des albums : les collections. Collection de tigres, collections de briquets, de boîtes d'allumettes, de jeux de tarots, de cartes d'état-major, et une collection impressionnante de « stylos touristiques avec un bidule qui coulisser dans l'eau le long du corps ». « Ma première collection, c'étaient des billets et des pièces de monnaie, se souvient Elvire. C'est mon frère Tristan qui avait commencé à m'en rapporter. Une collection, c'est un voyage en soi, et en regardant un joli billet de banque illustré d'un pays lointain, ça y est, on est parti ! Pour pas un rond ! » Tabourets en forme d'éléphants, meuble chinois laqué rouge, photos de famille ou d'amitié, scorpion naturalisé, cannes, épées, bâtons, lions, rhinocéros, encore des tigres, cactus, cailloux, plantes, un piano droit et, bien sûr, des livres partout, sur tout, des romans, des sommes, des albums, des opuscules et des corpus, les Quatre Évangiles côtoyant un manuel de poker, une encyclopédie d'astronomie et un gros livre sur les Celtes voisinant avec de vieux numéros du magazine *L'Écran fantastique*, énormément de livres en anglais, des disques, de la harpe celtique à la musique spectrale en passant par le jazz, et des cassettes vidéo, la cinémathèque idéale, des feuilletons américains en VO enregistrés sur la chaîne câblée Séries-Club. C'est l'antre d'un alchimiste, le havre d'un explorateur, le cabinet de curiosités d'un



monarque éclairé. Le premier mot qui vient à l'esprit en arrivant dans ces trois pièces en enfilade où l'air sent le cigare de La Havane et vibre des accords d'un morceau d'Albéniz joué au piano (« La musique espagnole me met de bonne humeur ! »), c'est celui-là, justement : *curiosité*. On se demande ce qui peut bien *ne pas* intéresser l'occupante de ces lieux...

« Quand j'ai visité cet appartement, raconte-t-elle, je ne l'ai même pas regardé. Je l'ai traversé d'un bout à l'autre, je m'y suis sentie bien. J'ai dit : j'achète. La première chose que j'y ai faite, c'est d'enlever quelques portes. »

À l'école, les matières préférées d'Elvire étaient les sciences naturelles, la géographie et l'anglais : autant dire l'exploration et le voyage. Elle alignait les drapeaux australiens et empilait les atlas. Quand elle a fini par se rendre pour de vrai en Australie, et c'est grand, très très grand, l'Australie, elle est restée en arrêt devant un panneau routier : *Forster Tuncurry*. La pancarte désignait deux villes accolées, mais Forster Tuncurry, c'était devenu pour Elvire, depuis longtemps, le nom d'un homme, son premier personnage, le héros d'*Escalier C...* : « J'avais choisi ce nom en scrutant une carte d'Australie. C'est sur la côte en descendant vers Sydney. » Les cartes et les plans, il lui arrivait aussi de les dessiner elle-même : « J'ai passé ma jeunesse à faire des plans de maisons, de terrains, de pays, avec les noms des animaux, pour pouvoir jouer avec tous les détails. » En voyage avec ses parents et ses frères et sœur, dans une très grande voiture, elle ne se séparait jamais d'un petit carnet dans lequel elle attribuait des

étoiles aux toilettes des cafés, restaurants et hôtels du périple... « C'était le Gault et Millau des chiottes! On partait souvent, j'aimais ça. J'ai toujours eu l'envie d'aller voir ailleurs, comme Tintin. »

Aujourd'hui elle part en voyage quand ses moyens le lui permettent, souvent avec son frère Tristan et sa belle-sœur, États-Unis, Canada pour voir les baleines sur le Saint-Laurent, Australie pour la Grande Barrière de corail, Israël, Mexique, Scandinavie, Irlande, Italie, Martinique... Elle ne néglige rien. « Si c'est ouvert, je rentre! Toutes les occasions de visite sont bonnes à saisir. Quand on me dit: oh, ça... c'est pour les touristes! Je n'éprouve aucun mépris. Je *suis* une touriste. Et si c'est pour les touristes, c'est souvent qu'au départ c'est beau et intéressant! » Et dans les périodes de dèche, elle s'offre des périples imaginaires à bord de cartes routières détaillées, de dépliants touristiques et de brochures naturalistes, comme elle vient de le faire pour situer *Jusqu'au bout de la peur*, son dernier roman, dans un Marais poitevin bouleversé par un ouragan, mais auquel il ne manque ni une plante endogène ni un oiseau rare!

## La Force

Une femme chapeautée tient à deux mains la gueule ouverte d'un lion. C'est la carte de l'action, du courage, de la volonté, de la violence aussi ; de la maîtrise de soi et de son contraire, la colère. De l'esprit qui domine toujours la matière. Le chapeau de la femme dessine le symbole de l'infini, un huit allongé et couché. Curieusement, cette lame symbolise aussi la main. « Carte étonnante, insolite, souligne Moka. Je l'ai très fréquemment dans les jeux que je tire. Ces illustrations des lames datent du Moyen Âge or à l'époque on ne peut pas dire que la femme était précisément le symbole de la force. C'est en fait la force morale qui prime sur la force brutale. Une carte d'une très grande intégrité. »

« La colère est un de mes principaux défauts. Quand je pète les plombs, personne n'a intérêt à se trouver sur mon chemin ! Un soir, j'étais au Salon du livre de Paris, à l'époque où il se tenait encore au Grand Palais. C'était

# XI



l'inauguration, il y avait des gens qui picolaient à tous les stands, de la bousculade partout. J'avais les cheveux très longs, coiffés en natte. Soudain, je sens que quelqu'un dans mon dos me tire la natte. Un truc incroyable, impossible! Je me retourne, j'avise un type qui rigole mais comment savoir si c'était lui? Un peu plus tard, je vais voir des copains au stand Robert Laffont, et rebote! À nouveau on me tire la natte... Cette fois je me retourne plus vite, c'était le même type qu'auparavant, une baraque d'un mètre quatre-vingt-quinze! Je lui ai d'abord fait peur. Je me suis avancée vers lui, il a reculé. J'étais hors de moi, c'était totalement incontrôlable. J'ai avancé encore et là, je lui ai foutu mon poing dans la gueule! Évidemment il n'en revenait pas... La raison doit primer la force, OK, mais de temps en temps, il est bon que la force se lâche un peu! Je précise que les rares fois où il m'est arrivé de cogner, c'était toujours sur des hommes, et toujours des plus grands que moi (eh oui, il y en a...) et c'était parce qu'ils faisaient du tort à autrui (mis à part cet épisode du Salon où j'étais la victime). »

Heureusement, Moka réalise des exploits d'un tout autre genre que des directs du droit (ou du gauche) avec ses petites mains... « C'est un élément essentiel chez moi, l'ambidextre, note-t-elle. J'ai un besoin presque maladif de faire des choses avec mes mains. » Ambidextre? Oui, car Elvire est une gauchère contrariée. « À l'école, on m'obligeait à écrire de la main droite, je croyais qu'on me punissait. Dès qu'il s'agissait de prendre une paire de ciseaux, un pinceau, je me servais de ma main gauche et je n'ai jamais été capable d'écrire au tableau avec la droite. Un jour, en sixième je crois, j'ai

eu un problème au poignet droit, je ne pouvais plus écrire, j'ai recommencé à me servir de la main gauche et c'est là que je me suis rendu compte que j'étais devenue ambidextre. J'écris indifféremment du côté où se trouve le stylo, je l'attrape et hop! À l'école, c'était pratique, je pouvais prendre le cours en note d'une main et inventer une histoire de l'autre! Ça rend service aussi pour jouer du piano. Je me posais la question de savoir quelle partie du cerveau était en activité quand j'écrivais d'une main ou de l'autre. Un jour, à l'occasion d'une émission, j'ai croisé dans les couloirs de Radio-France le célèbre biologiste Jean-Didier Vincent, et je lui ai posé la question: eh bien sachez que chez un ambidextre, les deux parties du cerveau travaillent! »

Longtemps, elle s'est tenue au défi qu'elle s'était lancé un jour d'apprendre une activité nouvelle par an: le piano, l'aquarelle, la tapisserie, l'espagnol... Sauf que tout augmente, hormis le nombre d'heures dans une

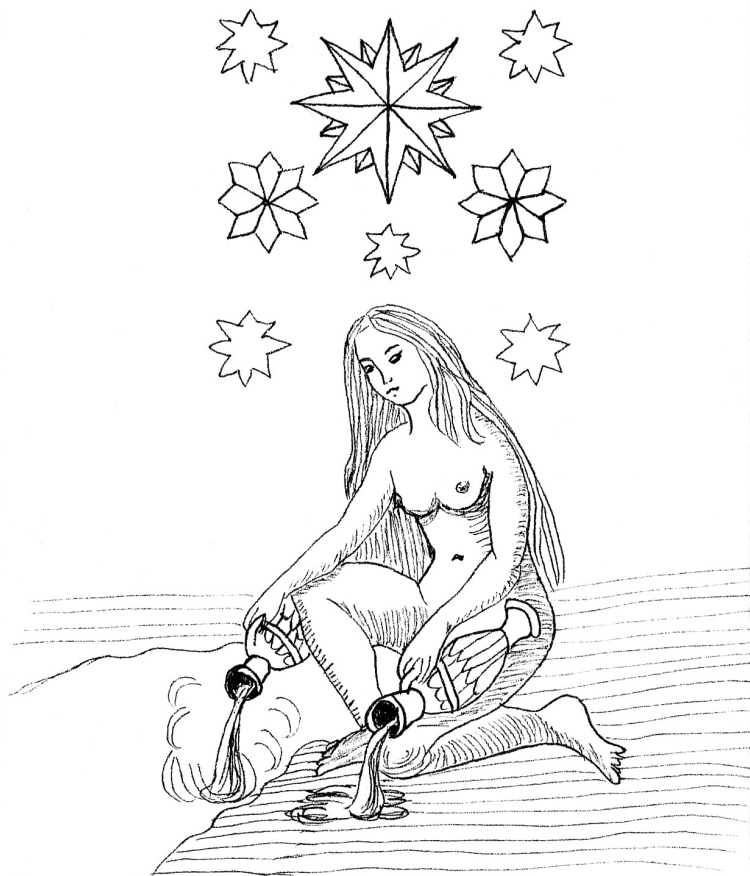


Ma nièce, Cassandre (Aquarelle de Moka).

journée, et que le cumul des apprentissages est vite devenu problématique. « Du piano, j'en avais fait quand j'étais petite, du dessin quand j'étais jeune fille, se souvient-elle, puis j'avais arrêté, principalement parce que mes parents n'avaient pas d'argent. C'est revenu en découvrant une encyclopédie : *Réussir ses aquarelles*. J'ai acheté un fascicule chaque semaine, j'ai commencé par recopier des modèles. Pareil pour la tapisserie. J'achète beaucoup de revues de travaux pratiques. Hélas j'habite à deux pas de Rougier et Plé, le grand magasin de matériel de beaux-arts. Si j'y mets les pieds, je me ruine. Et dès que je sors le matériel de dessin, je ne m'arrête plus! »

Ce qui contribue à personnaliser son appartement de reine de Saba croisée avec Tintin reporter... Les murs de la cuisine sont couverts d'aquarelles : des nus, des portraits, des animaux, tigres et pandas, des costumes, des paysages... La porte vitrée de la salle d'eau est décorée de fleurs peintes au pochoir, la salle de bains elle-même enguirlandée de fleurs bidouillées avec des tringles à rideau... « Je n'ai pas de perceuse, je me débrouille. J'ai un esprit pratique très développé. Quand je suis chez les autres, je bricole, je repeins. Plus c'est pénible, plus c'est pour moi... J'ai refait des encadrements de portes chez Lorris, j'ai repeint des lignes bien droites dans la salle de bains de copains... » Pourvu que ça ne se sache pas trop dans les écoles... Certains responsables d'établissement pourraient être tentés d'abuser : « Après l'animation avec les trois cents enfants, vous nous ferez bien une petite frise dans le couloir, Madame Moka? » Et encore un uppercut qui ne serait pas perdu pour tout le monde...

XVII





## L'Étoile

C'est Vénus, la beauté donc. L'harmonie et l'amour, l'espérance et la vocation. Carte des beaux-arts, de protection des artistes, d'accomplissement, de générosité. Liée aussi à la nuit, à l'inspiration, à l'intuition, à l'imagination. Et à la charité... Les sept petites étoiles au-dessus de la femme représentent la créativité. Et la grande étoile double symbolise l'interrelation entre la vie spirituelle et la vie matérielle.

Des grands-parents juifs, une mère croyante, un père mystique qui a décoré la salle à manger familiale d'une fresque christique, mais aussi une passion dévorante pour les civilisations disparues, leurs lieux de culte et leurs panthéons: Moka est une catholique aux idées larges qui a toujours pensé que la religion était une chose trop sérieuse pour être laissée aux religions.

À la demande de son beau-frère Pierre, le mari de Marie-Aude, alors président des parents d'élèves du lycée Charlemagne, Moka a donné pendant quelque temps des cours de catéchisme. Elle l'a fait comme elle fait toute chose, sans suivre les sentiers battus, et en

racontant des histoires. Elle expliquait aux enfants que Notre-Dame de Paris avait été construite en un lieu choisi pour son énergie magnétique, elle leur parlait du puits des âmes, en fait un puits celtique dans la crypte de la cathédrale de Chartres. C'était l'occasion pour eux d'apprendre que les Celtes, les Romains et d'autres peuples encore savaient observer les cours d'eau, repérer les points de chute répétés de la foudre aux endroits chargés en fer (il est question de ce phénomène dans *L'Enfant des ombres*) et utiliser les croisements de courants telluriques pour y bâtir leurs sanctuaires, que les chrétiens n'ont fait que recouvrir.

Elle leur racontait encore l'une de ses histoires préférées, tirée de la *Légende dorée*: Sainte Scholastique, la sœur de Saint Benoît, adorait son frère, mais ne le voyait que très rarement car les femmes n'étaient pas admises dans son monastère. Ils se donnaient rendez-vous de temps en temps à mi-chemin de la montagne. Un beau soir, ils avaient dîné ensemble et Saint Benoît s'apprêtait à rentrer. Sa sœur le supplie de rester. Il refuse. — Viens dormir chez moi! Il refuse. — Reste encore un peu alors! — Non. Alors, Sainte Scholastique se met à prier Dieu de tout son cœur en pleurant à chaudes larmes. Aussitôt, une pluie torrentielle succède au beau temps: un temps à ne mettre ni un chien ni un saint dehors... Saint Benoît est forcé d'exaucer le vœu de sa sœur. « Dieu te pardonne, ma sœur, qu'as-tu fait là? » dit-il Et Sainte Scolastique: « Je t'ai prié, et tu as refusé de m'entendre; alors j'ai prié Dieu, et il m'a entendue! Il a changé mes larmes en pluie pour te forcer à rester près de moi. »

« J'adore cette histoire, s'exclame Elvire. Il ne faut pas hésiter à demander les petites choses. Il n'y a pas de petite prière, et il n'y a pas de petit signe en réponse. "Demandez, et vous obtiendrez" a dit le Christ, il n'a pas précisé ce qu'il est bon de demander, ou ce qu'on a le droit de demander, il l'a dit sans restriction! Ça me rappelle un sketch des Vamps, elles sont à Lourdes et il y en a une qui demande un lino neuf pour sa cuisine! Pourquoi pas? Moi, je vais souvent mettre des cierges, notamment à Sainte Thérèse, parce que c'est la sainte de ma maman. Et puis, tirer les cartes, pour moi, c'est ça aussi: écouter la voix du ciel. Quand je pose une question ou quand je demande quelque chose, c'est la façon dont on me répond. Une façon d'ouvrir un canal. Et j'ai souvent reçu des réponses. Je comprends qu'on mette en garde contre certaines interprétations, mais pas qu'on puisse nier les manifestations du surnaturel. De toute façon, ce qu'on oublie toujours et qui n'existe dans aucune autre religion que la catholique, c'est le libre arbitre: l'homme est le maître de son destin. Il est totalement libre de choisir. C'est lui et lui seul la cause de ses malheurs. Et c'est lui seul qui est menacé. La Terre ne l'est pas, on mélange tout quand on parle d'écologie. Même si on fait exploser toutes les bombes qui existent, on n'arrivera pas à un cataclysme équivalent à celui de la fin du crétacé. La seule chose qui pourrait détruire la Terre, c'est l'explosion du Soleil. Je crois au sens pratique, à la raison: donner 1 euro et trier sa poubelle, c'est dérisoire, ça ne change rien. Sauf que si tout le monde le fait, ça change tout. »

Oui, le choix du Bien ou du Mal, de la haine ou de l'amour, c'est la grande affaire des héros de Moka, depuis Forster Tuncurry jusqu'à Pascal, le père admirable de *Jusqu'au bout de la peur* qui déclare à ses enfants : « Rien au monde n'aurait pu m'empêcher de vous retrouver. » Rien au monde ne devrait nous empêcher de choisir l'amour, répète Moka entre toutes ses lignes. Il y suffit d'un peu d'imagination. « Pourquoi toujours ce désir de faire le mal ? Elle n'en savait rien. Mais c'était facile » écrit-elle de Domino dans *L'Enfant des ombres* et « C'est la haine, Camilia. La haine de soi, la haine des autres. C'est la haine qu'il faut tuer » souffle en rêve sa mère disparue à Camilia dans le même livre. L'amour, même un ordinateur (le Centurion de *Cela*) s'en montre désireux et capable chez Moka. Et l'amour n'a pas de manifestations dérisoires. Gaspard qui parle aux lapins dans *Un ange avec des baskets* en est la preuve vivante : « Je trouve que le monde est beau. C'est ma façon de le lui dire. »



J'ai quinze mois. J'aime cette photo...  
on dirait une poupée oubliée dans le jardin !



*Les Bouffons de Miguel Zamacoïs, 1940 – Normandie.*  
Maman, toujours les rôles d'hommes... À noter la cousine Germaine, entre autres ma marraine  
(sur les deux photos au centre). Ma mère, aussi, était une originale et une artiste.



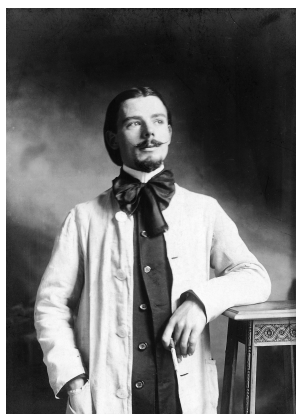
Debout, les femmes... De gauche à droite,  
ma grand-tante Denise, ma grand-tante  
Lucie, ma grand-mère Cécile.  
Assis, le frère... Mon grand-oncle Marcel.



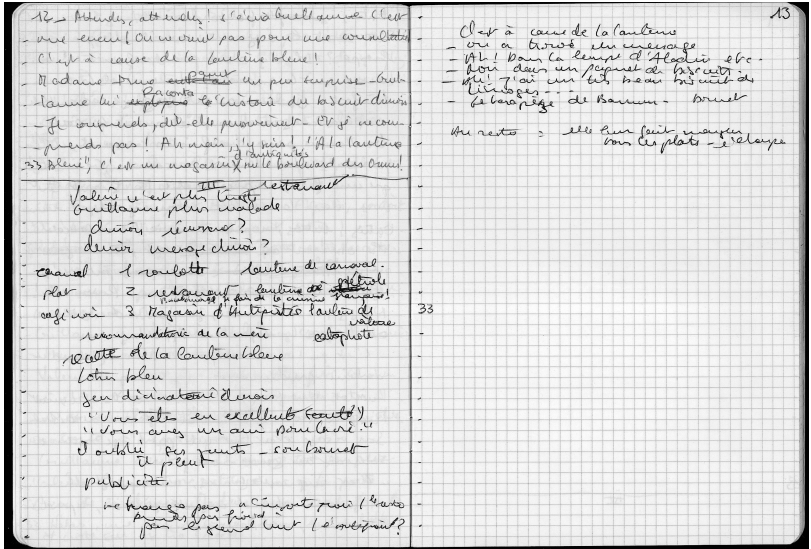
Fin 1929? ou 1930. Mon père Gérard,  
accroupie, sa mère Marcelle.  
Dans l'encadrement de la porte,  
sa nourrice, « Maman Marie ».



Après avoir été zazou pendant la guerre  
(les punks de l'époque !), communiste à la  
Libération... C'était dans le vent !

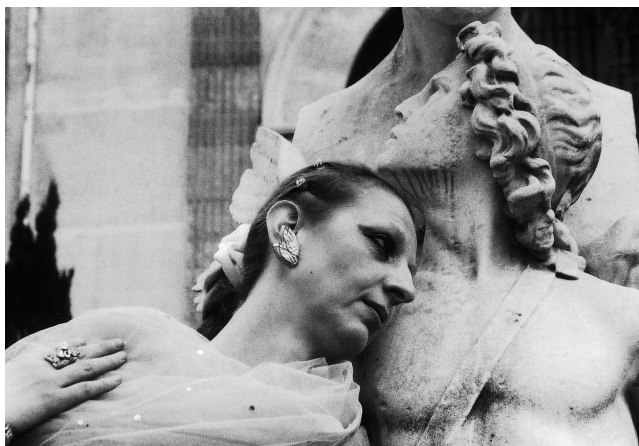


Mon grand-père, le sculpteur Raoul Barrois.



Un des rares exemples de notes... La lanterne bleue.





Cette nouvelle inédite, dans laquelle on trouve déjà de nombreux thèmes familiers à ses lecteurs, a été écrite par Elvire en février 1980, et imprimée trois ans plus tard en guise de cadeau pour ses vingt-cinq ans par son papa dans un recueil au tirage limité, intitulé *Suivez le guide...*

## Charlotte et son ange

« Si j'avance mon cavalier, il prend ma tour. Si je dégage ma reine, il va attaquer avec son fou... Bon, tant pis, j'avance mon pion. Il l'a pris. Bien... Alors, maintenant, je lui prends son fou avec mon cavalier. Tiens? Que fait-il? Échec au roi? Comment ça "échec au roi"? »

– Ça ne te lasse pas de jouer toute seule aux échecs, Charlotte?

– Non, maman.

– Cet enfant est un ange, soupira la mère avec presque du regret.

La petite fille brune se mit à rire silencieusement.

« Curieux, cette idée qu'elle a, que je suis seule », se dit-elle en secouant ses longues boucles.

– Je vais me promener, maman.

– Bien, ma chérie. Amuse-toi un peu au dehors. Et n'aie pas peur de te salir, ajouta-t-elle en sachant déjà qu'elle ne se salirait pas.

Charlotte, après quelques pas vers la barrière blanche et nette, marqua un temps d'arrêt qu'elle utilisa pour dire :

– On pourrait aller pêcher?

Pour le commun des mortels, elle semblait s'adresser à sa main gauche, levée pour abriter ses yeux du soleil, à moins que ce ne fût au soleil lui-même.

– Charlotte!

– Oui, maman.

– Si tu allais jouer avec le petit garçon d'à côté?

– Pour quoi faire?

– Mais... pour te distraire.

– Enfin, maman, je ne m'ennuie pas!

– Ça... Tu ne t'ennuies jamais.

– Laisse-la donc tranquille, dit le père du fond de son bureau.

– Elle n'est pas comme les autres.

– Et alors? J'aime mieux que ma fille ne ressemble à personne.

Charlotte cligna de l'œil et tendit sa main à l'air chaud de l'été, qui se referma sur elle.

– Viens, on y va.

\*

\* \*

« Aller à la pêche » consistait essentiellement à nouer une herbe à un bout de bois et à la tremper dans l'eau quasi inexistante du ruisseau, tant le buvard de la canicule en avait absorbé. L'important était de pouvoir discuter à mi-voix, pour ne pas effrayer les poissons que l'on n'attraperait pas.

– Ouf, quelle chaleur ! gémit l'enfant, ne pourrais-tu pas faire du vent avec tes ailes ?

À ce moment, une légère brise souffla dans ses cheveux.

– Merci.

Le silence enveloppa le paysage jaune de sécheresse. C'était un de ces silences où l'on entend les cigales, le craquement des brindilles sous le feu des rayons solaires, le bruissement de la feuille qui tombe parce qu'elle manque d'eau. Mais c'était tout de même le silence, celui où parfois un ange passe... et reste.

Charlotte tourna la tête vers l'ombre dorée où seul existait un sourire.

– Je t'aime, tu sais.

« Mais oui, je le sais » répondit le sourire sans que ces mots fussent prononcés.

– Attrape-moi une cigale, s'il te plaît. Je voudrais la voir chanter.

« Il n'y a que la liberté qui fait chanter » murmura le ruisseau.

– Dans ce cas, ne m'attrape pas de cigale. Marchons dans les champs de blé, plutôt.

Abandonnant les branchages déguisés en canne à pêche, Charlotte gravit le talus.

Oh, la douceur d'un grain de blé sur la langue !

– Pourquoi les coquelicots sont-ils si rouges?

« Ils ont la couleur chaude du vin qui accompagne le pain du repas, le jeudi soir ».

– C'est donc pour cela qu'ils poussent au milieu des épis de blé?

« Bien sûr » cligna le tendre éclat au fond de l'œil du ciel.

– Je n'y avais pas pensé. J'adore les coquelicots parce qu'ils sont fragiles.

– Pourquoi le thym dans les rochers sent-il aussi fort?

« C'est pour se faire remarquer! Qui le verrait, autrement? »

– Oh, je comprends! Il fait l'intéressant! C'est égal, j'aime le thym parce que son parfum s'accroche dans mes cheveux et qu'il me tient compagnie, même quand je dors.

– Pourquoi les chardons sont-ils pleins de piquants?

« C'est pour faire plaisir aux ânes. S'ils n'avaient pas de piquants, d'autres les mangeraient, et il ne resterait rien pour les ânes ».

– Oh, comme c'est gentil! Les chardons sont drôlement malins! Je suis contente pour les ânes qui me disent joliment bonjour avec les oreilles, quand je les croise.

– Depuis si longtemps tu m'as toujours tellement bien expliqué les choses. Pourquoi les gens ne parlent-ils pas tous comme toi?

« Tout le monde ne peut pas être ton ange, Charlotte ».

\*

\* \*

À treize ans, Charlotte perdit son ange. Depuis quelque temps déjà, elle le voyait s'effacer : un sourire plus ébauché, un halo de lumière moins clair, une aile qui ne tranchait plus dans le ciel, même le soleil d'azur de ses yeux n'arrivait plus à se détacher de celui des cieux.

Et puis un jour, il était parti.

Charlotte ne put empêcher sa main de couvrir d'esquisses des feuilles éparses et des ardoises. Oh, comme elle aimait dessiner des anges, resplendissants comme ceux des vitraux de cathédrales pris dans un éclat de soleil couchant, souriants comme l'ange de Reims qui soutient toute l'église sans effort, tendres et bons comme les anges gardiens des catéchismes.

Un jour déclinant vers la nuit, alors que Charlotte esquissait un croquis au bas de quelques marches, elle eut un coup au cœur. Qu'était-ce que cette ombre tombant du ciel, cette aile qui s'agitait à contre-jour ?

Ce n'était qu'un jeune homme qui, hélas, ne faisait que descendre l'escalier. Cependant, dans sa main fine, il brandissait une plume, comme un signal de ralliement inconnu.

Des confins du souvenir, monta une brume dorée d'où pendait une aile. Un sourire s'y accrocha, presque un regard, son ange était là, qui lui faisait signe imperceptiblement.

— Je t'aime, tu sais.

— Mais oui, je sais, répondit Charlotte.

Février 1980

## Bibliothèque idéale

### *Tante Martine* de Henri Bosco

J'aperçois ce livre un jour, dans la bibliothèque de Lorris. Tiens! Jamais entendu parler. Je l'ouvre à la première page, je commence à lire et... je suis partie avec. Je n'ai pas pu m'arrêter. Bien sûr, j'ai été obligée de le rendre à mon frère. J'en ai parlé à mes anciens voisins avec qui j'étais très copine, ils l'ont trouvé et m'ont fait la surprise de me l'offrir. Le livre m'est devenu d'autant plus cher. Henri Bosco, c'est un peu le grand-oncle de ma famille littéraire, et *Tante Martine*, une histoire relativement invraisemblable qui contient pour moi une définition de l'enfance que j'ai replacée dans *L'Esprit de la forêt*: « C'est impossible et c'est vraiment arrivé. »

### *Pas de vacances pour Immense Savoir* de Mark Salzman

Geneviève Brisac, mon editrice, m'avait donné, comme elle le fait régulièrement, une pile de livres de la collection *Médium*. Celui-là, je le laissais, parce qu'il était gros! (370 pages serrées.) Et puis je l'ai ouvert un jour et je n'ai pas pu le lâcher. Le regard critique porté sur notre civilisation est marrant, génial, délirant! La scène où Wong et le colonel Sun restent hallucinés

devant le McDonald's de Hong Kong est un morceau d'anthologie... C'est un des très rares livres que je suis jalouse de ne pas avoir écrits !

*Tintin et le Lotus bleu de Hergé*

Il a fait partie de notre famille. Tous nos jeux d'enfants étaient inspirés par Tintin. On inventait partout des temples incas, des dédales chinois. Mais quand on en fait une lecture adulte, quelle critique de la société occidentale ! Hergé a été taxé de racisme, en fait c'est nous qui nous en prenons plein la gueule. Moi qui ai lu le récit de Christopher Isherwood sur la guerre sino-japonaise, je peux dire que le *Lotus bleu*, c'est la vraie réalité historique !

*Le jardin secret de Frances Hodgson Burnett,*

plus connue pour *La petite princesse* et *Le petit lord Fauntleroy*  
Un roman pour la jeunesse de la fin du XIX<sup>e</sup>, encore un regard critique porté sur la société occidentale, cette fois du point de vue des enfants nés ou élevés dans le milieu colonial anglais, sans parents, orphelins. C'est merveilleux, pas mièvre du tout. Il y a en particulier un enfant qui parle aux animaux. Atypique. Dans *Ailleurs, rien n'est tout blanc ou tout noir*, le vrai prénom de Frankie est Frances : c'est mon hommage à l'auteur.

*La malmesure de l'homme de Stephen Jay Gould*

Un essai sur la mesure de l'intelligence et sur la façon dont la science a pu justifier le racisme : c'est toujours une démonstration *a contrario*. Par exemple, on fait

passer des tests de QI aux immigrants fraîchement débarqués aux États-Unis. Question: qui est Untel? (Réponse: un célèbre joueur de base-ball – mais célèbre seulement pour les Américains, et encore, les passionnés de base-ball!) Évidemment, déjà qu'ils ne parlent pas anglais, ils sont incapables de répondre, donc immédiatement catalogués crétins! Ce livre est hilarant et terrifiant.

*Adieu Berlin* de Christopher Isherwood

La suite de *M. Norris change de train*, et le livre qui a donné *Cabaret* au cinéma. Film génial, roman génial dans lequel Isherwood raconte sa vie. Un grand moment de littérature quand je faisais mes études d'anglais.

*Soleil hopi* de Don C. Talayesva

L'autobiographie d'un Indien Hopi, chef du clan du soleil, né en 1890 dans le Grand Canyon du Colorado. À ce moment-là, je lisais beaucoup de livres sur les Indiens, je me suis toujours intéressée aux civilisations. Talayesva parle de son attachement aux traditions de son peuple, de la dimension magique de la médecine chez les Indiens du désert, il a une très jolie vision de la création du monde, mais il témoigne aussi que les Hopis, très peu connus, sont beaucoup plus liants et ouverts que d'autres tribus indiennes plus fameuses.

*Le cœur est un chasseur solitaire* de Carson McCullers

Je l'ai lu en anglais. Il a donné aussi un très joli film. J'ai beaucoup d'admiration pour Carson McCullers en tant



que personne. Elle était si malade qu'elle devait taper avec un doigt sur sa machine à écrire, couchée à longueur de journée. Une véritable torture. Et pourtant elle le faisait.

*Chasseurs de loups et Chercheurs d'or*

de James Oliver Curwood (La Bibliothèque verte)

Deux livres qui racontent la même histoire. Une lecture d'enfant. C'est la première fois de ma vie que j'ai compris le pouvoir d'un livre sur l'imagination.

Graham Greene, tout Graham Greene

Ce n'est pas un livre en particulier que j'admire, c'est l'ensemble de son œuvre, sa très grosse production, dans tous les genres, la capacité d'un auteur de tout faire, de toucher à tout, politique, espionnage, policier, roman sentimental, aventure, religion. Pour un écrivain, c'est forcément un modèle, un idéal.

Jane Austen

J'ai beaucoup d'amour pour Jane Austen. Tout est tellement gai, plein de vie, plein d'amour! C'est le bonheur. Que ce soit *Northanger Abbey*, une parodie du roman gothique, ou *Orgueil et préjugés*, ou encore *Emma*, que j'avais au programme de mes études d'anglais et que je rechignais à lire, comme *Pas de vacances pour Immense Savoir* parce qu'il était trop gros... En fait, c'est un délice total.

## BIBLIOGRAPHIE

### À L'ÉCOLE DES LOISIRS Dans la collection *Mouche*

- La lanterne bleue*, illustré par Yvan Pommaux, 1991  
*Je m'excuse*, illustré par Serge Bloch, 1992  
*Ma vie de star*, illustré par Olivier Matouk, 1992  
*Thomas Face-de-Rat et Amélie Mélasse*,  
illustré par Mette Ivers, 1993 (Mouche relié)  
*Trois pommes*, illustré par Catherine Rebeyrol, 1994  
*Ma vengeance sera terrible*, illustré par Anaïs Vaugelade, 1995  
*Mon loup*, illustré par Mette Ivers, 1996  
*Ah, la famille !*, illustré par Mette Ivers, 1997  
*Souï-Manga*, illustré par Shelmih Hiaghé, 1999  
(avec Marie-Aude Murail)  
*Bon à rien*, illustré par Catherine Rebeyrol, 1999  
*Joséphine a disparu*, illustré par Édith, 2000  
*Au pied de l'arc-en-ciel*, illustré par Catharina Valckx, 2001  
*Le poisson dans le bocal*, illustré par Isabelle Bonameau, 2001  
*Drôle de voleur !*, illustré par Isabelle Bonameau, 2002  
*Les malheurs d'Hortense*, illustré par Magali Bonniol, 2003

### Dans la collection *Neuf*

- La chose qui ne pouvait pas exister*, 1997  
*Un ange avec des baskets*, 1998  
*Williams et nous*, 1998  
*Vilaine fille*, 1999  
*Un sale moment à passer*, 2002

*L'esprit de la forêt*, 2003  
*Jusqu'au bout de la peur*, 2004

**Dans la collection *Médium***

*Ailleurs, rien n'est tout blanc ou tout noir*, 1991  
*Le puits d'amour*, 1993  
*Un phare dans le ciel*, 1993  
*Escalier C*, 1994  
*À nous la belle vie*, 1994 (épuisé)  
*L'enfant des ombres*, 1994  
*La marque du diable*, 1996  
*Derrière la porte*, 1997  
*Cela*, 2000  
*L'écolier assassin*, 2000  
*La chambre du pendu*, 2001  
*Le petit cœur brisé*, 2001  
*Jeu mortel*, 2003

**CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS**  
**Chez Pocket**

*La série Golem* (2002, avec Marie-Aude Murail  
et Lorriss Murail)

Pour en savoir encore plus :  
[www.ecoledesloisirs.fr](http://www.ecoledesloisirs.fr)

